

I

Dimanche 20 février 1791
Six heures quarante-cinq

À cet endroit, la Seine roulait ses flots gris sur près d'un quart de lieue de large. Il faisait un froid glaçant, et le vent de février poussait un ciel bas, immense et désolé. Massieu – c'est ainsi qu'on l'appelait au village – commençait tôt la journée. La nuit se confondait encore avec les collines de Sèvres et de Saint-Cloud, qu'il poussait déjà son bachot d'un coup de rame dans le courant.

Il voulait éviter les gros bateaux qui remontaient de Rouen, chargés de voyageurs, de poissons ou de mille autres denrées. Surtout, il fuyait les curieux. Malgré la fin des privilèges, on avait laissé en place la corporation des maîtres-pêcheurs sur la Seine. En théorie, il n'avait donc rien à faire sur le fleuve.

La Seine était mauvaise, comme souvent en cette saison. Après avoir vigoureusement remonté le courant à la godille, Massieu parvint en sueur aux abords de l'île, devant Sèvres. À chaque respiration, il dégageait un nuage de vapeur. Il faisait encore nuit, et, sur la berge, on distinguait à peine le majestueux bâtiment de la Manufacture.

N'importe qui se serait vite perdu dans le fouillis végétal qui entourait l'île. Mais pas Massieu. Il avait toujours vécu au bord de ce fleuve aux tourbillons puissants, il en connaissait

tous les caprices et avait vu plus d'un imprudent y perdre l'existence.

D'une main sûre, il sortit ses nasses de l'eau glacée. Il n'y trouva que quelques brèmes, dont une assez grosse, et deux vairons de fort petite taille, qu'il décida de garder tout de même. Il les mangerait lui-même ce midi.

Le jour peinait à se lever lorsqu'il reprit la direction du fleuve. Il se laissait simplement dériver, visant au loin le vieux pont de Saint-Cloud, avec derrière la masse blanchie par le gel du mont Valérien.

Son regard se perdit vers le bois, à gauche. Trois lieues derrière, c'était Paris, où il vendait parfois le produit de sa pêche. Il n'avait jamais beaucoup aimé cette ville, malodorante, trop grande et peuplée par trop d'étrangers à son goût. Depuis maintenant deux ans qu'on y faisait cette Révolution, il l'aimait moins encore, craignant toujours d'y prendre un mauvais coup. Il se méfiait de ces messieurs qui voulaient les places des aristocrates. Ils portaient des armes et des uniformes, ils se pavanaient dans les rues en se faisant appeler *patriotes* ou *gardes nationaux*. Lui-même n'était pas assez riche pour se mêler à cela. D'ailleurs, il ne comptait pour rien, ne payant pas d'impôts et n'étant donc pas citoyen « actif ». Il craignait simplement que les anciens maîtres ne reviennent un jour pour se venger. Et puis, d'ailleurs, rien n'avait vraiment changé. Il ne gagnait pas plus, ne mangeait pas mieux. Quant au château de la Reine, il n'avait point bougé, avec sa terrasse et ses bâtiments arrogants, à trois cents pieds du pont où passaient autrefois les carrosses ou les troupes, en direction de Versailles.

À cinquante toises de la rive, le bachot fit une dangereuse embardée. Massieu redressa l'embarcation in extremis, d'un bon coup de godille, les yeux écarquillés dans la pénombre. Il avait heurté quelque chose, mais quoi ? Il se pencha et découvrit une masse blanchâtre. L'objet, perturbé dans sa

trajectoire, tournait sur lui-même, tout près du bord. Massieu étouffa un hoquet de dégoût.

C'était un corps.

Il reconnut le dos, large, adipeux. Comme dans le pire des songes, il distinguait nettement les deux épaules, avec à la place du cou un rond rose sombre, parfaitement coupé. Puis le cadavre reprit sa marche en avant dans un tourbillon.

Massieu se signa plusieurs fois tout en lançant des regards inquiets autour de lui. Très loin, deux silhouettes passaient lentement le pont de Sèvres. Il se sentit soudain terriblement seul et se mit à godailler avec énergie, jusqu'à ce que la transpiration brûle ses yeux.

Il revoyait toujours ce corps, ce gros corps blanc, gras, déformé par les remous de l'eau. Ce corps où la tête manquait.

Douze heures trente

La chambre, élégante et riche, s'éclairait d'à peine deux bougeoirs. Dans la pénombre, on distinguait un lit de repos, des fauteuils et quelques meubles de prix. Deux hommes d'âge mûr attendaient là, préoccupés, leurs traits à demi noyés dans la pénombre. Le visiteur qui leur faisait face avait jeté son manteau et un chapeau perlés de grésil sur une bergère. La trentaine, ses yeux bleus, ses traits dégageaient l'irrésistible charme d'une statue grecque, un mélange viril où la bouche gourmande se mariait à un menton fort et volontaire.

— Danton réclame cent mille livres, déclara-t-il après un silence.

Il s'était assis devant une table de trictrac et s'amusait à empiler les jetons en alternant l'ébène et l'ivoire.

— Cent mille livres ?! sursauta l'un de ses deux interlocuteurs. C'est exorbitant !

— Il dit qu'il s'agit du remboursement de sa charge d'avocat.

— Mon cher Talon, cela vaut dix fois moins ! Que faisons-nous ? demanda-t-il à son acolyte. N'est-ce pas trop payer ?

Son voisin réfléchit un court moment. La taille haute, le visage impassible, il semblait cacher son regard derrière des paupières mi-closes.

— Ce prix est-il le dernier ? demanda-t-il lentement, d'une voix grave.

Le dénommé Talon hocha le menton. Son beau visage restait impénétrable.

— Je conviens que c'est beaucoup. Mais Danton est le plus populaire et le plus écouté de tous ces brigands.

D'une chiquenaude, il fit basculer sa pile de jetons dans un brusque fracas.

— Dans ce cas, donnez-lui son argent, trancha son interlocuteur. Lorsque le roi aura repris Paris en main, il sera toujours temps de pendre ce fripon, lui et tous ses amis...

Vingt et une heures

Une quinzaine de gardes nationaux envahirent l'imprimerie, apportant la fraîcheur glacée de la nuit. Armés de mousquets et de fusils, ils portaient l'habit à la française en drap bleu de roi, à revers et parements écarlates, la veste et la culotte blanches, et le chapeau noir à cocarde nationale. Les retroussis étaient ornés de fleurs de lys, et leurs gibernes portaient cette inscription : LA NATION, LE ROI, LA LOI.

Les ouvriers n'avaient pas bougé. Ils avaient l'habitude. Depuis que *L'Ami du peuple* existait, jamais la répression n'avait vraiment cessé.

— Nous cherchons le sieur Marat, déclara l'officier, un grand jeune homme bien rasé, l'uniforme flambant neuf, le chapeau orné d'un plumet tricolore.

Sans même lui jeter un regard, l'ouvrier marmonna qu'on ne l'avait point vu ces temps-ci. Entièrement vêtu de noir, la bouche pincée, le visage triste et sévère orné de lunettes

à branches d'argent, un homme plus âgé s'approchait à son tour.

— Vous mentez, fit-il d'un ton glacial. C'est votre directeur et je sais qu'il surveille toujours l'impression des épreuves.

Quelques journaux s'empilaient sur la table, mais des centaines d'autres séchaient, suspendus à de longs fils. Demain, on les assemblerait avant de les porter au plus tôt chez les libraires.

L'ouvrier haussa les épaules, indifférent.

— Vos espions vous auront menti.

Les gardes se regardaient entre eux, ne sachant quelle attitude adopter. Plus hardi, le jeune homme au chapeau à plume bouscula une pile d'imprimés. L'employé ne le regardait pas. Il posa une feuille vierge sur la forme, puis referma le cadre et le fit glisser sous la platine. Ses gestes étaient rapides, ses mains, noueuses. L'homme aux lunettes et au visage triste revint à la charge :

— Où est parti votre maître ?

— Il n'y a point de maître ici.

Le jeune officier s'avança, le regard brillant de colère. Ce brigand de Marat habitait à deux pas d'ici, rue du Vieux-Colombier. On n'avait qu'à l'y aller chercher. Mais il se tut brusquement, impressionné. Dehors, des cris commençaient à résonner. Encore une fois, les gens du quartier avaient été avertis.

— Inutile, soupira l'homme aux lunettes. On ne nous laissera pas faire. D'ailleurs, il filerait avant qu'on y arrive.

Il avait placé le journal du jour sous une lampe à huile, rajustant ses lunettes pour le parcourir.

Depuis 18 mois, je ne cesse de vous crier que la liberté ne se conquiert que les armes à la main et qu'il est impossible que vous échappiez à la guerre civile. Vous avez laissé échapper les tantes du roi ; le frère du monarque s'apprête à fuir à son tour ; lui-même et sa femme s'échapperont enfin... À peine sera-t-il sur la frontière, que les cohortes ennemies

s'avanceront vers nos foyers pour faire ruisseler le sang. Rien ne sera épargné... Alors, vous vous rappellerez les conseils salutaires de L'Ami du peuple et vous vous arracherez les cheveux de ne les avoir pas suivis.

— Que fait-on ? demanda le jeune officier, nerveux.

Dehors, on entendait la foule se rassembler. Des cris fusaient ; la garde bourgeoise voulait encore arrêter Marat, l'ami du peuple !

L'homme aux lunettes reposa le journal et ordonna le départ d'un ton résigné.

Il avait gelé pendant la nuit, et la descente se révélait d'autant plus dangereuse que la pente, à cet endroit, était prononcée.

Le citoyen Guillaume Besnier, maire de Puteaux, avait dû s'habiller à la hâte, ceignant hâtivement sa ceinture tricolore à frange d'or sous son épais manteau de laine, car le temps lui semblait presque à la neige.

À la crainte de tomber s'ajoutait la contrariété de devoir quitter la douce chaleur de son cabinet. Depuis un an qu'il dirigeait la municipalité, rien ne s'était produit de marquant. Puteaux, après tout, n'était qu'une tranquille commune d'à peine sept cents habitants, dont la plupart travaillaient à la vigne ou dans les blanchisseries. Mais, ce matin, le sort semblait avoir tourné. Il sentait son cœur battre à grands coups sourds. Comment allait-il s'en sortir ?

Ils arrivaient aux maisons les plus pauvres, à vingt pas du fleuve. Au bord du chemin, les gens le regardaient passer en chuchotant.

Besnier se maudissait. Pourquoi diable avait-il voulu se faire élire ? L'année dernière, une députation des citoyens était venue le solliciter. Il était érudit, avait-on plaidé. Il connaissait les hommes et le monde. Il serait leur guide dans la France régénérée. Il ne pouvait pas refuser ! La vanité aidant, il n'avait en effet pas longtemps résisté.

Mais, ce matin, il le regrettait amèrement.

Le fleuve roulait un courant impétueux sous un ciel marbré de noir ; des petites vagues se couronnaient d'écume. En aval, vers Boulogne, une grande besogne¹, halée par quatre chevaux fumant sous l'effort, passait sous le pont.

Un attroupelement s'était formé autour d'un des lavoirs, un peu avant le port. Le maire inspira profondément et fendit l'assistance. On s'écartait en silence. Il veillait à faire bonne figure, mais il ne put retenir un sursaut de dégoût en apercevant la forme blanche sur les planches. Cela ressemblait à une sorte de gros poisson écœurant, mais il s'agissait bel et bien d'un cadavre. On l'avait sorti de l'eau et hissé à l'endroit où les blanchisseuses posaient généralement leurs baquets. L'homme, couché sur le ventre, était entièrement nu, d'une blancheur à faire vomir. Fort proprement coupée, la tête manquait. Besnier n'entendait pas ce qu'on lui racontait. Fasciné, il regardait le rond sombre à la base du cou. Les chairs étaient déjà corrompues, mais il distinguait nettement la trachée, les artères, les veines et les vertèbres.

Au bout d'un moment, Besnier se reprit un peu.

Au hasard, il se mit à poser des questions. Sans trop savoir pourquoi, il s'était mis en tête de retrouver le témoin qui avait repéré le corps. On finit par lui présenter un ouvrier charpentier au visage gris de fatigue, à peine plus grand qu'un enfant. Il n'avait vu personne dans les alentours au moment de la découverte.

Alors que Besnier lui faisait répéter ses réponses, s'agaçant de son laconisme, un mouvement de foule le fit se retourner. Au loin apparaissait la silhouette trapue d'un cavalier. Il reconnut avec soulagement le brigadier Picot.

Quelqu'un avait donc pensé à avertir la gendarmerie.

Picot servait depuis toujours à la brigade de Nanterre, à trois quarts de lieues de là. Il ne la dirigeait pas, mais en était

1. Grand bateau de transport d'hommes ou de marchandises.

l'un des plus solides bas-officiers¹. La soixantaine, petit, les gestes lents, le buste massif et les yeux vifs, il portait une grosse moustache dont il était assez fier. Bien qu'il fût seul, son arrivée ramena immédiatement le calme. Les paysans s'écartèrent avec respect tandis qu'il posait pied à terre. Le maire se jeta sur lui pour lui raconter ce qu'il avait appris : le charpentier s'était arrêté pour pisser dans le fleuve, et c'est alors qu'il avait vu le cadavre pris dans des buissons, entre deux constructions. Il n'avait vu personne aux alentours, même s'il avouait n'avoir pas pris le temps de bien les observer. Ensuite, il avait couru jusqu'au village pour y donner l'alerte.

Picot, que ces informations intéressaient assez peu, ne posa pas d'autres questions. Il dispersa l'attroupement d'un ton brusque et ordonna que l'on emporte le corps à l'abri des regards. Il fallait opérer les constatations médicales.

Le brigadier parlait peu et, à vrai dire, son éloquence n'était pas des plus brillantes. Mais, quand il ouvrait la bouche, on avait tendance à se taire et à l'écouter. L'homme, visiblement, n'était pas des plus commodes.

Il s'approcha à petits pas du cadavre. Certes, ce n'était pas le premier qu'il voyait ! Ce vieux militaire avait vu le feu à quinze ans, lors de la malheureuse bataille de Plaisance ; puis il avait combattu en Pologne, en Allemagne et même au Québec sous Montcalm. À trente-cinq ans, couturé de cicatrices, il avait entamé sa carrière dans la maréchaussée. Bas-officier depuis toujours, il n'avait jamais été assez riche pour s'acheter une charge d'exempt dans ce corps². Mais tout changeait.

Désormais, la maréchaussée s'appelait *Gendarmerie nationale*. Les anciens archers ou cavaliers, à présent dénommés *gendarmes*, seraient strictement soumis à l'autorité civile, et l'Assemblée nationale travaillait à établir

1. Premier grade chez les sous-officiers.

2. Titre donné aux lieutenants dans la maréchaussée.

un Code civil, dans l'esprit de la Déclaration des droits de l'homme.

Picot, peu versé en politique, ne s'émouvait guère de ces bouleversements. Pour lui, le métier restait le même : il y aurait toujours des brigands et toujours des assassins. Concentré, il se pencha pour observer le corps.

Comme il l'avait pressenti, la victime avait longuement séjourné dans l'eau, deux semaines au moins à première vue. Des traces verdâtres apparaissaient sur la peau, et l'épiderme des doigts et des pieds commençait à se décoller.

Le thorax portait des traces, mais cela ne voulait pas dire grand-chose : le corps avait pu heurter une pierre au fond du fleuve, ou n'importe quel autre obstacle. Le meurtre ne faisait aucun doute, mais qui diable avait pu se livrer à une telle opération, et pourquoi ?

Victor Dauterive laissait errer son regard bleu sur la place de Grève. Bien que l'heure de midi fût proche, seuls quelques rares passants traversaient en hâte l'esplanade, ordinairement grouillante d'activité, et plus encore les jours d'exécutions publiques. Un vent glacé faisait tanguer et se heurter les embarcations amarrées sur la Seine, le long du quai Pelletier. Des ouvriers, écrasés sous leurs fardeaux, déchargeaient des sacs en silence.

Au loin, venu de l'Hôtel de Ville, Dauterive vit une petite silhouette noire, sans doute un huissier, s'approcher de lui. Depuis l'abolition des privilèges et des titres, l'été dernier, il n'était plus Victor Brunel de Saulon, chevalier d'Hauteville, mais le citoyen Victor Dauterive, un homme libre, égal à chacun des habitants du royaume, du moins le pensait-il...

— Monsieur de La Fayette vous demande, déclara le messenger d'un ton important.

En fait d'huissier, c'était un petit jeune homme de son âge à peu près, tout de noir vêtu, ganté, l'épée au côté et le visage mince orné d'un embryon de moustache et d'un grand nez